

Tomasz Swoboda

Comment aimer les livres que l'on n'a pas lus ? Réflexions en marge de quelques livres oubliés

Cahiers ERTA nr 2, 91-98

2011

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

TOMASZ SWOBODA

Université de Gdańsk

Comment aimer les livres que l'on n'a pas lus ? Réflexions en marge de quelques livres oubliés

En commentant le discours prononcé par ce grand non-lecteur que fut Paul Valéry, Pierre Bayard cite cette phrase de l'auteur du *Cimetière marin* à propos de son prédécesseur au fauteuil de l'Académie : « Lui-même n'était possible et guère concevable qu'en France, dont il a pris le nom »¹. Après la lecture de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, je constate qu'une partie du calembour valéryen pourrait sans doute s'appliquer à l'auteur de cet ouvrage. Or, cet auteur s'appelant Bayard et non pas France, il est évident qu'il s'agit de la première partie de la phrase, qui, après la transformation nécessaire, se lirait ainsi : « Pierre Bayard n'est possible et guère concevable qu'en France ». Que cela signifie-t-il ? Mon intention serait-elle pareille à celle de Valéry dont l'hommage à France constitue, comme le rappelle Pierre Bayard, « un interminable chapelet de perfidies », « une accumulation de mechancetés » ? Serais-je encore plus perfide et méchant que Paul Valéry pour avoir visé notre cher Pierre Bayard afin de critiquer publiquement son livre que, de plus, je me suis permis non seulement de parcourir mais de lire ? Loin de cela. C'est un vrai hommage que je voudrais rendre dans mon article. Toutefois, il ne s'agira pas d'un hommage de loin trop banal et évident à Pierre Bayard ou à son livre, ce qui certainement intimiderait notre auteur ou l'inciterait à penser que je veux racheter par cela les imperfections dans la préparation de l'interview qui se trouve à la fin du volume. Ce sera donc une espèce d'hommage à la différence, notamment à la différence culturelle que j'ai remarquée lors de la lecture du livre sur la non-lecture.

En effet, que faut-il penser de propos tels que celui-ci : « Les communications et les correspondances, c'est bien cela que doit chercher à connaître l'homme cultivé, et non tel livre en particulier, de la même manière qu'un responsable du trafic

¹ P. Valéry, *Œuvres I*, édition établie et annotée par J. Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 729 ; cité d'après : P. Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, Paris, Minuit, 2007, p. 36. Ensuite dans le corps du texte comme CPL suivi du numéro de la page.

ferroviaire doit être attentif aux relations entre les trains, c'est-à-dire à leurs croisements et leurs correspondances, et non au contenu individuel de tel ou tel convoi » [CPL, 26] ? Conformément à l'esprit cartésien, cette belle comparaison-illustration mène droit à une définition : « être cultivé, ce n'est pas avoir lu tel ou tel livre, c'est savoir se repérer dans leur ensemble, donc savoir qu'ils forment un ensemble et être en mesure de situer chaque élément par rapport aux autres » [CPL, 26]. Le cartésianisme – ou l'encyclopédisme, ce qui revient au même – de Pierre Bayard ne se manifeste pas que dans la rhétorique impeccable de son raisonnement ; j'en trouve aussi les traces dans ce que j'appellerais une fétichisation de la culture, un vrai culte voué à l'échange verbal que moi, de ma perspective, j'identifie, à tort ou à raison, à la culture de salons, emblématique de la vie culturelle française dès le XVII^e siècle, fondée et mue par ceux que Pierre Bayard appellerait sans doute gens cultivés. Or, dans quel contexte, sinon dans celui de la culture salonnière ou mondaine, situer cette phrase du « Prologue » : « il est tout à fait possible de tenir une conversation passionnante à propos d'un livre que l'on n'a pas lu, y compris, et peut-être surtout, avec quelqu'un qui ne l'a pas lu non plus » [CPL, 14] ? Ainsi Pierre Bayard, si sceptique soit-il envers la tradition « d'une culture sans faille, transmise et imposée par la famille et les institutions scolaires » [CPL, 119], la continue-t-il à sa façon, sinon dans son contenu, du moins dans sa forme, ce qui n'est aucunement un reproche.

Mais qu'en est-il de la différence à laquelle j'allais rendre hommage ? Or, je me permettrai ici de louer non seulement le cartésianisme, les salons et la fétichisation de la culture, mais aussi ce au détriment de quoi s'opère cette sacralisation de l'échange verbal au sujet des livres non lus. C'est là que réside la différence en question. Pour nous, les Polonais ou même pour tous les Slaves, la modernité, et par conséquent la formation du paradigme culturel toujours à l'œuvre, ne commence pas au XVII^e siècle, avec Descartes et les salons littéraires, mais beaucoup plus tard, le plus souvent au début du XIX^e siècle, avec l'avènement de l'esprit romantique et des revendications indépendantistes, longtemps indissociables du discours littéraire et philosophique. Cette autre modernité n'est donc pas celle des salons mais celle du combat, de la conspiration, de l'amour malheureux et de la solitude, y compris la solitude de la lecture : dans la quatrième partie de notre drame national, *Les aïeux* d'Adam Mickiewicz, son héros, Gustave, parle des « livres criminels » qui lui ont empoisonné l'âme, expression désormais entrée dans le langage courant des « gens cultivés » de notre pays. Dès lors, la lecture, surtout une lecture approfondie, répétée, marquant pour toujours, est devenue non seulement une obligation imposée par la « culture sans faille », mais encore un devoir national. En un mot, alors que pour les mondains, y compris Pierre Bayard, il s'agit avant tout de parler des livres, pour nous – les Slaves, les romantiques ! –, il s'agit de les aimer, voire les aimer et en mourir. Les deux attitudes sont-elles inconciliables ? C'est ce problème que je voudrais aborder en essayant d'adapter notre tare héréditaire slave à la nouvelle

réalité, marquée par l'impératif de la non-lecture, et en posant une question qui reformule légèrement celle posée par Pierre Bayard, à savoir : comment aimer les livres que l'on n'a pas lus ?

Dans le chapitre intitulé « Parler de soi », Pierre Bayard évoque « une enquête sur les cent meilleurs livres qu'il serait possible de conseiller », à laquelle Oscar Wilde répond en divisant cette « bibliothèque collective » en trois catégories : les livres à lire, ceux qui méritent d'être relus et – catégorie qui attire l'attention de Pierre Bayard – « les livres qu'il est important de dissuader le public de lire » [CPL, 146]. C'est cette dernière idée qui conduit Bayard à la constatation qu' « il faut prendre garde » aux livres, et que la lecture est « une véritable menace » [CPL, 147]. Tout cet épisode avec des listes d'ouvrages à lire ou ne pas lire me fait penser à celui que raconte Roger Caillois dans son livre testamentaire, *Le fleuve Alphée*. Caillois est un auteur que l'on peut compter à la fois parmi les plus grands lecteurs et les plus grands non-lecteurs. « Dès que je sus lire, écrit-il, je passai sans discontinuer d'un livre à l'autre. Je lisais vite »² ; « J'entrepris de lire systématiquement sinon tout, du moins tout ce que je pouvais trouver »³ ; ou bien, dans un autre passage, encore plus significatif : « Depuis que j'ai su lire, je n'ai fait que lire »⁴. Mais *Le fleuve Alphée* lui-même constitue un témoignage de la haine de la lecture, une grande apologie du « hors-texte ». L'auteur l'avoue dès l'incipit de son livre : « Dans cet ouvrage, je désigne paradoxalement par le mot de parenthèse la presque totalité de ma vie, celle qui a commencé à partir du moment où j'ai su lire et qui comprend mes études, mes lectures, mes recherches, mes préoccupations et la majeure partie des livres que j'ai écrits. Un beau jour, je me suis aperçu que j'en étais à peu près complètement détaché »⁵. Dans les dernières années de sa vie, en effet, Caillois a refermé cette parenthèse, en se consacrant presque exclusivement à la contemplation des pierres, après avoir constaté : « La pensée, comme la lecture, est un vice, plus précisément une drogue impunie. J'étais très intoxiqué »⁶. Avec *Le fleuve Alphée*, il fait donc un « adieu à la littérature imprégné de littérature »⁷, situation paradoxale, de même que celle qu'il raconte dans le chapitre intitulé « Livres antidotes », et que j'aimerais juxtaposer aux propos d'Oscar Wilde : « Au cours d'une enquête, écrit Caillois, où il m'avait été demandé de proposer une liste des cent ouvrages les plus remarquables du patrimoine écrit de l'humanité, j'ajoutai à ceux que j'avais lus et que j'appréciais particulièrement, deux autres dont je ne connaissais que les titres, comme je le signalai honnêtement : l'anonyme *Histoire secrète des Mongols* et le *Traité des cérémonies* de Constantin Porphyrogénète. Depuis, ils me restent en travers de la mémoire,

² R. Caillois, *Le fleuve Alphée*, Paris, Gallimard, 1978, p. 55.

³ Ibidem, p. 59.

⁴ Ibidem, p. 76.

⁵ Ibidem, p. 9.

⁶ Ibidem, p. 80.

⁷ R. Caillois, « Entretien avec Jean-Louis Ezine », [dans :] *Roger Caillois, Les Cahiers de Chronos*, sous la dir. de J.-C. Lambert, Paris, Éditions de la Différence, 1991, p. 138.

comme on dit d'un os dans la gorge. Peut-être un jour aurai-je l'occasion d'en prendre connaissance : ce seront les derniers. Au vrai, je ne pense pas que j'ouvrirai jamais les deux volumes fantômes »⁸. Ce passage, plagiant par anticipation l'idée bayardienne des « livres fantômes », propose aussi une vue très intéressante, semble-t-il, sur le problème de la non-lecture.

À première vue, Caillois confirme ici l'avis de Pierre Bayard selon lequel il n'est pas utile de lire les livres pour pouvoir juger de leur valeur. De surcroît, Caillois semble atteindre le sommet de la « non-lecture active », capable qu'il est de compter parmi les livres les plus remarquables du patrimoine écrit de l'humanité ceux qu'il n'a même pas parcourus ni, semble-t-il, dont il n'a pas entendu parler. Qui plus est, le premier de ces ouvrages étant anonyme, son paratexte ne fournit même pas cette indication de base qu'est le nom de l'auteur et rend ainsi pratiquement impossible sa contextualisation historico-littéraire. Tout cela – le caractère extrême de la non-lecture de Caillois et sa fascination évidente pour les titres en question – incite à penser qu'il ne s'agit pas là d'un simple établissement des « communications et correspondances », que ce n'est pas l'« affaire d'orientation » qui constitue l'enjeu de cet épisode, mais bien un amour des livres : des livres non lus, jamais lus et qui – c'est ce que j'y lis entre les lignes – ne devraient jamais être lus pour être aimés. Pierre Bayard suggère d'ailleurs la même idée, mettant parfois, dans son ouvrage, « ++ » (avis très positif) à côté de l'abréviation « LI » (livre inconnu).

Le contenu, en effet, n'est qu'un moyen parmi plusieurs par lesquels les livres nous attirent, et pas forcément le plus important. Quels en sont alors les autres ? Pierre Bayard apprécie, par exemple, la *Rhétorique* d'Aristote (+) qu'il ne connaît pas du tout (CPL, 50) et qui le séduit, semble-t-il, par le seul nom de l'auteur, ou bien encore par le contexte d'un « renouveau de la rhétorique »⁹ ces dernières années. De même, mais dans un contexte un peu différent, celui d'un renouveau de l'autobiographie, ou plutôt de l'autofiction, pour les *Mémoires* de du Bellay (CPL, 61). Mais chez Bayard, le groupe des livres inconnus et fortement appréciés se compose majoritairement de ceux dont le statut est par excellence fictif : ils apparaissent en tant qu'éléments d'une diégèse, créés par des écrivains également fictifs et, détail important, dont les titres suggèrent qu'il s'agit bien de littérature populaire, surtout des livres d'aventures. Tel est le cas du *Cavalier solitaire de Santa-Fé*, écrit par le héros d'un roman de Graham Green (CPL, 67), ou de *L'Archer de Charles IX*, chef-d'œuvre de Lucien de Rubempré (CPL, 121). Les livres écrits par des auteurs réels mais non moins étrangers au monde universitaire constituent une variante du cas précédent, tel *Cavaliers de la Sauge écarlate* de Zane Grey, évoqué dans le même roman de Graham Green (CPL, 69). Le statut de ces œuvres dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus* mérite l'attention. Apparemment, il ne s'agit là que d'un clin-d'œil de

⁸ R. Caillois, *Le fleuve Alphée*, p. 83–84.

⁹ Le sous-titre d'un ouvrage de Michel Meyer (*Perelman: le renouveau de la rhétorique*, Paris, PUF, 2004) (LI+).

la part de l'auteur, d'une petite plaisanterie où des livres inconnus voire inexistantes sont mieux valorisés que des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale qui assez souvent obtiennent de la part de Pierre Bayard la note (– –). Je propose toutefois de prendre ici l'auteur au sérieux. Or, moins que d'une plaisanterie, moins aussi que d'un renversement du canon des lettres – aussi factice d'ailleurs que l'obligation de lire – il s'agit dans ces exemples d'appuyer la thèse de l'auteur, qui est celle du manque de rapport entre la valeur de l'ouvrage et son contenu, et surtout l'allure de Pierre Bayard lui-même, qui est celle d'un universitaire nonchalant, un peu paresseux, mais sincère et cultivé, qualité qui lui permet de préférer les livres d'aventures aux romans faisant partie du patrimoine européen. En outre, tous ces *Cavaliers* inconnus, de même que *l'Histoire secrète des Mongols* et le *Traité des cérémonies* de Constantin Porphyrogénète, prouvent aussi que l'amour pour un livre peut se fixer uniquement sur son titre, son auteur et, ajouterai-je, sa couverture, la collection dont il fait partie, son éditeur et son prix.

Qu'est-ce qui, en effet, décide de nos achats dans les librairies ou chez les bouquinistes ? Question sociologique et psychologique, certes, mais aussi tout simplement existentielle. Ne puis-je pas aimer le livre que j'achète avant de le lire ? Combien de fois ce sentiment se maintient-il après la lecture ? N'est-il pas vrai que nous ne lisons pas de peur de ne plus aimer, de ne plus pouvoir aimer l'objet de notre amour ? Michel Leiris, compagnon de Roger Caillois dans le Collège de sociologie, note ainsi dans son *Journal* : « Idée funèbre [...] qui me vient chaque fois, ou à peu près, que j'achète des livres : de tous ceux que je possède, combien y en aura-t-il que je n'aurai pas lus quand je mourrai ? »¹⁰. L'amour des livres ne serait-il donc pas celui qui, comme tout amour romantique, devrait nous conduire logiquement au suicide ? C'est pour cela peut-être que Leiris, mi-romantique, mi-cartésien, raconte son suicide dans le deuxième volume de sa tétralogie *La règle du jeu*, en le commentant ainsi dans le *Journal* : « Ironie romantique : Grabbe fait une pièce de théâtre à la fin de laquelle "l'auteur entre en scène avec une lanterne allumée", moi je me suicide au milieu du livre et le raconte à la première personne »¹¹.

Ce même Leiris émet aussi l'hypothèse selon laquelle « un des facteurs qui nous poussent à écrire, c'est l'incapacité dans laquelle nous sommes de trouver un livre qui nous satisfasse pleinement. Ce livre n'existant pas, nous en sommes réduits à essayer de le fabriquer nous-mêmes »¹². La corrélation entre écriture et lecture est largement connue. Alors qu'à l'école on nous apprend qu'il faut beaucoup lire pour bien écrire, la pratique quotidienne dit le contraire : la logique du temps étant incontournable, il est clair que la lecture nous prive du temps nécessaire pour

¹⁰ M. Leiris, *Journal 1922–1989*, édition établie, présentée et annotée par J. Jamin, Paris, Gallimard, 1992, p. 348.

¹¹ *Ibidem*, p. 524.

¹² *Ibidem*, p. 156.

l'écriture, et inversement, le temps passé à écrire nous empêche de lire suffisamment. Mais c'est là peut-être que nos professeurs ne se trompent pas : comme ceux qui écrivent n'ont pas le temps de lire, ils ne savent pas bien écrire. Par conséquent – Leiris ne s'y trompe pas non plus – il n'y a pas de livres qui nous satisfassent, ce qui nous pousse à écrire, mais comme nous n'avons pas assez lu, le cercle se referme. Ceux qui devraient écrire, ce sont donc ceux qui n'écrivent pas parce qu'ils lisent. Mais que lisent-ils ? Des livres imparfaits ou franchement mauvais. Lisent-ils donc par l'amour des livres ou plutôt faute de cet amour, ceux qui aiment les livres ne pouvant pas se satisfaire d'un ouvrage médiocre ? Un autre paradoxe donc : ceux qui lisent n'aiment pas les livres. Le vrai amoureux est donc celui qui ne lit pas : l'écrivain.

Roland Barthes, par exemple. Roland Barthes qui n'a pas pu lire le livre de Pierre Bayard et donc n'a pas osé avouer qu'il n'a rien lu (comment autrement l'imaginer capable d'avoir écrit tous les textes qui composent les cinq volumes de ses *Œuvres complètes* ?). Roland Barthes qui, dans son livre dont le titre souligne le caractère autotélique de l'écriture, c'est-à-dire dans *Roland Barthes*, sorte de guide encyclopédique sur la vie et l'œuvre de son auteur, intitule une des entrées « Et si je n'avais pas lu... »¹³. Cette entrée, qu'il faut, bien évidemment, considérer comme antiphastique, contient une idée qu'il faut traiter, de même que le passage de Caillois cité avant, comme un plagiat par anticipation de Pierre Bayard : « Et si je n'avais pas lu Hegel, ni *La Princesse de Clèves*, ni *Les Chats* de Lévi-Strauss, ni *L'Anti-Cédipe* ? – Le livre que je n'ai pas lu et qui souvent m'est dit avant même que j'aie le temps de le lire (ce pour quoi, peut-être, je ne le lis pas), ce livre existe au même titre que l'autre : il a son intelligibilité, sa mémorabilité, son mode d'action. N'avons-nous pas assez de liberté pour recevoir un texte hors de toute lettre ? »¹⁴. La question posée par Barthes est ambiguë : le « si je n'avais pas lu » peut signifier : « comment serais-je si je n'avais pas lu les livres que j'ai lus ? », mais cela peut aussi bien vouloir dire : « et si je n'ai pas lu ce que je suis censé avoir lu ? ». Et, à vrai dire, cette deuxième possibilité semble plus probable. S'il est en effet possible de lire *La Princesse de Clèves* (je me rappelle ce livre tombé du sac de l'héroïne d'une *photo-story* dans la deuxième partie du *Nouveau sans frontières*, un manuel de FLE) et, à la limite, *Les Chats* de Lévi-Strauss (uniquement, bien sûr, grâce à la longueur de ce texte), il n'en va pas de même pour *L'Anti-Cédipe*, et encore moins pour Hegel. Barthes donc, que l'on croirait un grand lecteur, voire – après avoir parcouru son *Plaisir du texte* – un lecteur sensible, jouissant, apparaît ici comme un non-lecteur endurci et perfide. Un non-lecteur qui, par la force des choses, écrit beaucoup mais n'a quand-même pas suffisamment de temps pour réaliser ses « Projets de livres » qu'il présente dans une autre entrée de son drôle de dictionnaire : on y trouve, entre autres, *Journal de Désir*, *Linguistique de l'Intimidation*, *Éthologie des Intellectuels*, *Le Discours de l'homosexualité* ou

¹³ Roland Barthes par Roland Barthes, Paris, Seuil, 1995, p. 94.

¹⁴ Ibidem.

un *Recueil de Stéréotypes visuels*¹⁵. Tous ces ouvrages inexistantes figurent sur ma liste personnelle de livres préférés ou, si vous voulez, de livres aimés, à côté de ceux que n'a pas écrits Baudelaire mais dont les titres figurent dans ses notes, et de celui dont la seule trace apparaît dans cette phrase du *Journal* de Leiris : « Déchiré début de roman hier soir »¹⁶.

La lecture du *Journal* leirisien m'a soufflé aussi une autre idée concernant l'amour des livres que l'on n'a pas lus. Dans un de ses commentaires, Jean Jamin, éditeur du *Journal*, renvoie le lecteur à un ouvrage critique qu'il qualifie de « trop peu cité et, ce faisant, trop peu lu »¹⁷. Or, il me semble que la pratique quotidienne, en général, dit exactement le contraire : ce sont les ouvrages les plus cités qui s'avèrent les moins lus. L'exemple le plus significatif nous est fourni par une sorte de « lacanomanie » qui s'est emparée, ces dernières années, de notre pays, slave et romantique¹⁸. On cite donc Lacan, on évoque Lacan, on discute Lacan, on parle Lacan, le nombre de références au gourou de la psychanalyse ne cesse d'augmenter, alors que le nombre de personnes qui lisent en français ne cesse de diminuer. Situation paradoxale, d'autant que les traductions de Lacan en polonais n'existent presque pas, la politique éditoriale de Jacques-Alain Miller interdisant la traduction aux personnes qui ne sont pas membres de la Société de la psychanalyse lacanienne. Quel Lacan aime-t-on donc en Pologne ? Soit celui des traductions américaines, soit – le cas beaucoup plus fréquent – celui médiatisé par ceux qui l'ont vraiment lu, c'est-à-dire qui l'ont lu en français ou en anglais. Juste un exemple de ce genre de lecture. Dans son onzième *Séminaire*, Lacan met en question le sujet cartésien en partant d'une simple remarque sur le regard, selon laquelle ce qui est donné à voir précède le regard lui-même, par conséquent le sujet ne se constitue que par rapport préalable à ce qu'il rencontre comme donné à voir, contrairement à la tradition philosophique moderne où l'image du monde prend sa source dans le Moi humain. En réalité donc – c'est-à-dire chez Lacan expliqué et traduit par le plus grand spécialiste polonais, Paweł Dybel – « c'est au fond de mon œil que le tableau est peint : le tableau, certes, est dans mon œil, mais moi, je ne suis pas dans le tableau »¹⁹. Il s'en ensuit, selon Dybel, que le sujet est séparé de ce à quoi le tableau renvoie, et le désir d'une pleine identification avec ce qu'il voit n'est jamais assouvi »²⁰. Par cette interprétation, Dybel s'inscrit dans la lignée de l'école

¹⁵ Ibidem, p. 132.

¹⁶ M. Leiris, *Journal*, p. 266.

¹⁷ Ibidem, p. 860.

¹⁸ Pour suivre ce développement de l'intérêt pour le psychanalyste français, on peut consulter le site <http://lacan.pl> où l'on trouve des informations sur les publications et les discussions autour de Lacan en Pologne.

¹⁹ P. Dybel, *Lacan Jacques : Les quatre [sic] concepts fondamentaux de la psychoanalyse [sic]*, [dans :] *Przewodnik po literaturze filozoficznej XX wieku*, pod red. B. Skargi, przy współpracy S. Borzysa i H. Floryńskiej-Lalewicz, t. V, Warszawa, PWN, 1997, p. 219.

²⁰ Ibidem, p. 220.

lacanienne anglo-saxonne, Žižek en tête (« Žižek comme exemple typiquement réactif du néo-lacanisme post-USA associé aux dégâts irréversibles causés par la psychanalyse millerienne »²¹), qui ne lit pas Lacan mais ses traductions qui, vu la métaphorisation extrême du discours lacanien et ses innombrables jeux de mots, doivent être parfois caricaturales. Mais ici la chose est beaucoup plus simple : là où la traduction par Sheridan dit : *But I am not in the picture*²² (« je ne suis pas dans le tableau »), chez Lacan on trouve « Mais moi, je suis dans le tableau »²³. Trop cité et trop peu lu, le Lacan américain et polonais confirme donc, lui aussi, qu'il n'est pas utile de lire un livre, un auteur, pour les aimer : il suffit de mal les traduire.

Et moi, suis-je meilleur que ces lacanistes inaccomplis, meilleur que ces amoureux d'un objet qu'ils ne connaissent pas ? Loin de cela. D'ailleurs, tout amour ne repose-t-il pas sur l'inconnaissance et/ou la méconnaissance de l'objet aimé ? Comment autrement pourrais-je aimer la littérature française, si je ne cesse de la lire le dictionnaire à la main ? Je ne cesse de poursuivre ainsi les mots dont le sens m'échappe, les mots que j'oublie de la même façon que le contenu des livres que j'ai lu. Ou bien, à l'inverse, j'oublie l'auteur et le titre d'un livre que j'aime, dont la trame, les personnages me sont tout à fait familiers mais que je n'arrive pas, et probablement n'arriverai jamais à retrouver dans les bibliothèques. C'est que le vrai livre, le vrai objet d'amour, la vraie « règle du jeu », pour reprendre le titre de Leiris, sont toujours introuvables, toujours illisibles.

²¹ R. Pinhas, *Circulus Vitiosus Deus* 2006, [dans :] *Pierre Klossowski*, Paris, Inculte, 2006, s. 211.

²² J. Lacan, *The Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis*, trans. A. Sheridan, New York, W. W. Norton, 1978, p. 96.

²³ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 89. Cette erreur est remarquée par Jonathan Scott Lee, dans sa monographie *Jacques Lacan*, Boston, Twayne Publishers, 1990, p. 225, et par Hal Foster (« Obscene, Abject, Traumatic », *October*, Vol. 78, Autumn 1996, p. 108).